appartenant au Front National qui connaissait déjà, grâce à son recrutement populaire, une extension importante.

La suite est connue. Quand le réseau Adolphe s'écroula, la plupart de ces containers furent récupérés par les Allemands qui utilisèrent tout cet armement pour équiper les miliciens dont le rôle essentiel consistait à combattre la Résistance.

LA NUIT DU 13 JUIN 1943

Cette nuit-là, le réseau Adolphe devait recevoir un important parachutage d'armes et d'explosifs à proximité du village de Neuvy. Les habitants furent réveillés par deux violentes explosions et leurs fenêtres furent illuminées par une lueur d'incendie. A Bracieux, Fontaines et Dhuizon les vitres tremblèrent. Chacun pensa que des bombes avaient été larguées dans le voisinage par l'aviation alliée. En réalité. que s'était-il passé ?

Un parachutage avait eu lieu à deux kilomètres de Neuvy sur un terrain situé à 500 mètres au nord de la route reliant le village à Neung-sur-Beuvron. Reportons-nous au témoignage de Jean Deck, l'un des participants de Bracieux, alors âgé de 18 ans :

« Francis Cortambert et Albert Le Meur nous alertèrent peu avant le dîner :

Ce soir, ça tombera pas loin d'ici... à Neuvy... vous en êtes ?

Notre acquiescement fut spontané et Albert nous donna des indications exactes pour rejoindre le lieu. C'était à moins de 6 kilomètres de Bracieux et à la nuit tombante, avec mon père, nous prîmes les vélos.

Je partis seul devant avec une musette sur le dos contenant les lampes qui devaient servir à la signalisation.

L'endroit prévu se trouvait à gauche de la route de Neuvy à Neung, encastré dans les bois et bien à l'abri des regards. Je m'engageai dans un sentier quand je fus brusquement stoppé par une femme qui braquait sur moi un révolver et qui me demanda : « Où allez-vous ?... »

J'étais surpris et je ne savais que répondre. Elle dit en me montrant ma musette : « C'est pour le... » et elle se mit à rire. J'étais rassuré. Elle me fit asseoir sur un tronc d'arbre et je fis connaissance avec M. de Bernard et M. Marcel Buhler. Je sus que la femme qui m'avait arrêté s'appelait Jacqueline. Plusieurs personnes arrivèrent et nous fûmes bientôt plus de vingt.

L'heure approchait et bientôt nous entendîmes le ronflement d'un avion. Les lampes furent allumées pour marquer le balisage et l'appareil tourna deux fois au-dessus du terrain.

La lune brillait, pas de nuage et je vis l'appareil qui volait assez bas. Bientôt des bulles blanches se devinèrent sur le bleu sombre du ciel et elles grossirent très vite. Je comptai neuf parachutes et à une faible distance, je vis la masse cylindrique des containers qui se balançait. Elle se rapprochait rapidement et la première toucha le sol en produisant un choc mat. D'autres arrivaient. Tout à coup, une lueur fulgurante, une explosion énorme, un souffle brûlant me plaquèrent au sol. Sans nul doute, un container venait de sauter. Quelques secondes plus tard, nouveau feu d'artifice, plus violent que le premier. J'avoue que mon cœur battait très vite !... Evidemment il n'était pas question pour nous de toucher dans l'immédiat aux autres containers qui se trouvaient dispersés sur le terrain. Etaient-ils piégés ? Deux restaient perchés dans les arbres.

Nous prîmes la résolution de nous éloigner au plus vite du lieu des parachutages car les Allemands devaient être alertés. Si rien ne se passait, nous pourrions revenir le lendemain pour camoufler les containers intacts et leur contenu, ainsi que les parachutes.

Certains ont prétendu que deux bombes incendiaires qui restaient dans les casiers de l'avion de bombardement Halifax avaient été larguées en même temps que les containers et que la chaleur dégagée aurait provoqué une explosion de plastic.

Je ne le pense pas. Evidemment les bombes seraient arrivées beaucoup plus vite au sol que les containers et elles se seraient allumées immédiatement sans provoquer d'explosion.

Or, j'ai vu que les explosions se produisaient au moment précis où les containers prenaient contact avec le sol. Nous avons été obligés d'en déduire qu'un sabotage était à l'origine de cet incident chargé de menaces. »

M. Massicard, dont la ferme se situait à moins de trois cents mètres des points de chute, eut très peur. Tout tremblant, au petit matin, il s'en fut à Bracieux pour alerter la gendarmerie. Les gendarmes vinrent et ils firent ensuite leur rapport à Blois. Ils constatèrent la présence de containers éventrés, de cratères béants et de plaques sur le sol qui paraissaient résulter d'une fusion de la terre.

Les Allemands réagirent sans vigueur. Des artificiers firent sauter des munitions éparses sur le terrain et la feldgendarmerie s'abstint de pousser des investigations dans les fourrés voisins où deux containers étaient tombés. Ils furent d'ailleurs récupérés deux jours plus tard par MM. Cortambert et Canard qui les mirent à l'abri. »

Il n'y eut aucune descente de la Gestapo à Neuvy et les

Allemands s'abstinrent de toute répression spectaculaire. Cette attitude demi-passive aurait dû mettre en éveil les dirigeants du réseau « Adolphe ».

LA NUIT DU 21 JUIN

Cependant, chose incroyable, une semaine après ce feu d'artifice le réseau décida de réceptionner simultanément, trois parachutages dans la nuit du 21 juin, à Villeny, Courmenin et Mennetou. Cette fois les Allemands furent au rendez-vous. Ludwig Bauer, chef de la Gestapo de Blois, attendit que soit terminée la ronde des Halifax parachuteurs pour donner le « feu vert » à ses hommes.

Dès trois heures du matin, une vaste souricière fut tendue sur tout un secteur de Sologne. De Bracieux à Neung-sur-Beuvron, de Dhuizon à Neuvy, les carrefours, les routes, les villages furent occupés par des unités de la Wehrmacht, dirigées par les Feldgendarmes et la Gestapo. Les officiers établirent leur P.C. dans les mairies et les châteaux, en annonçant qu'ils recherchaient des Anglais et des terroristes.

La première prise des nazis fut de taille.

Le parachutage de Villeny avait été réceptionné par une équipe locale mise sur pied par l'instituteur, M. Marlot, et par une équipe de Romorantin dirigée par Roger Couffrant. Couffrant entreprit de « planquer » les armes et tôt, le matin, il chargea le matériel sur une camionnette avec l'intention d'aller l'entreposer dans une ferme située près de Vernou. L'itinéraire passait par Dhuizon et sans méfiance Couffrant et ses camarades tombèrent dans le piège tendu par les Allemands. Le contenu de la camionnette est vite identifié. Les hommes sont frappés, ficelés et expédiés vers la prison de Blois. Mais le coup de maître des Allemands se produisit deux heures plus tard. Ils arrêtent une Citroën noire venant de Vernou et dans laquelle se trouvent trois hommes et une femme. Evidemment, les questions habituelles fusent : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et où allez-vous ? Pourquoi roulez-vous en voiture ? » Et comme la réponse n'arrive pas immédiatement et qu'un doute plane, l'on fait descendre les deux hommes assis à l'arrière, on les encadre aussitôt et deux soldats se mettent à leur place. Les rues sont infestées d'Allemands. Le petit groupe se retrouve à la mairie où un officier questionne et épluche les réponses d'une douzaine de personnes qui ont été appréhendées à Dhuizon depuis le matin.

On vérifie les papiers du conducteur et de la femme qui l'accompagne. Tout semble correct d'autant plus que le maire de Dhuizon, M. Montprofit, déclare qu'il connaît de vue ce